

Liberté

La conscience comme trame de vie

Suzanne Robert

André Belleau (1930-1986)
Volume 29, numéro 1, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/31119ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1987). La conscience comme trame de vie. *Liberté*, 29(1), 88–89.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

SUZANNE ROBERT

La conscience comme trame de vie

André Belleau, dont la haute réputation s'étend dans tout le milieu des lettres, m'était tout à fait inconnu au moment où on m'invita à me joindre à *Liberté*. Ce personnage imposant, rabelaisien, m'intimida tout de suite; il y avait chez lui un mélange de respect et d'humour, de lucidité et de bonhomie, une complexité d'un type tout à fait inhabituel qui en faisait un être unique. Je ne pus jamais me départir, malgré son rire communicatif et ses blagues d'un goût volontairement douteux, d'une sorte de gêne devant cet homme étonnant et du respect qu'impose l'espèce si rare des intellectuels. Ils sont rares, je pense, ceux-là pour qui aucune donnée n'est ennuyeuse a priori, aucun domaine n'est indigne de curiosité et aucune connaissance n'exclut la délicatesse dans la rigueur et la démesure dans les actes de l'esprit.

Homme d'amitié, de gentillesse, de nuances, mais aussi provocateur, ironique, mordant, sa façon de retourner les choses en tous sens pour en inspecter la totalité ne l'empêchait pas de prendre position, une position claire et sans mollesse. Je l'ai vu en colère un jour, une belle colère, de celles dont on se souvient parce qu'elles se montrent entières et justifiées, qu'elles dénoncent, qu'elles révèlent; je l'ai vu aussi accorder tendresse et admiration à des êtres qui lui étaient chers.

Sa disparition constitue une perte sur plusieurs plans, tant sur le plan humain que sur le plan de la pensée. Sa finesse et sa rapidité d'esprit, sa puissante intelligence et sa verve n'en ont jamais fait un être fat. Il a, par sa fougue intellectuelle, tenu les esprits en éveil, bousculé et poussé vers leurs limites les réflexions de ceux qui collaboraient avec lui, et je ne crois pas embellir la réalité en disant qu'il a joué, à *Liberté*, le rôle d'un maître à penser. Il a joué, pour moi, celui de figure marquante de notre siècle et de symbole de la lucidité et de la gentillesse. Je l'ai connu trop peu et trop peu de temps; le

temps qu'il a fallu pour que je constate que le domaine de la littérature possédait des êtres comme j'en ai connu quelques-uns en sciences, des êtres que l'univers de la connaissance ne se limite ni à la théorie ni à l'académisme, mais à la pensée comme trame de fond et à la conscience comme trame de vie.

«Personne n'est irremplaçable» dit-on; André Belleau offre le meilleur exemple de la fausseté de ce dicton populaire. Ce siècle s'achève; il aurait dû laisser à André le temps de poursuivre son œuvre et celui de nous en faire jouir. La mort, nous ne savons pas au juste ce que c'est et nous ne connaissons que la perte, le deuil et la tentation de nous apitoyer sur l'absence. Mais dès que vient la tentation, vient en même temps, quelque part entre la tristesse et la révolte, tout au fond de la mémoire, le grand rire clair d'André...